

# 1

J'AI DÉNOUÉ LA CEINTURE de sa robe de chambre. Elle a passé ses bras autour de mon cou et collé ses lèvres contre les miennes. J'ai senti mon sexe durcir. La ceinture a glissé autour de sa taille comme une couleuvre. Je l'ai saisie à deux mains, dans son dos. Je l'ai remontée au niveau de la nuque. Mes mains se sont rejointes, les deux extrémités du lacet de tissu se sont croisées. Elle a commencé par croire à un jeu érotique. Et j'ai serré.

Je l'ai fait reculer jusqu'à la chambre. J'ai lu la peur dans son regard bleu. Je l'ai entendue dire « Arrête » dans un cri étouffé. J'ai serré plus fort. Une lueur de terreur s'est figée dans ses yeux. Elle s'est débattue. Mais je me sentais plus solide qu'un menhir. Mes séances de musculation avaient porté leurs fruits : j'étais devenu aussi costaud que mon père.

Elle n'a même pas pensé à me donner un coup de genou dans les couilles. Là, je crois que je n'aurais pas pu résister. Elle n'était pas démaquillée. Ses cils

allongés s'agitaient comme les pattes d'une araignée traquée. Sa bouche se tordait dans tous les sens. Plutôt que d'essayer de me repousser, ses mains avaient agrippé la ceinture et tentaient de dégager le cou. À l'extrémité de ses doigts fins, le vernis à ongles semblait figurer de petites taches de sang.

Au bout de trois minutes environ, alors que l'étau de mes bras ne manifestait aucun signe de faiblesse, j'ai senti moins de résistance. Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais cru que ce serait aussi simple. Quand j'ai donné un peu de lest à la ceinture, une poupée de chiffon a manqué de me glisser entre les mains. Pour ne pas avoir à la soulever depuis le sol et me briser les reins, je l'ai traînée, encore à la verticale, jusqu'au lit. Elle avait le regard fixe et charbonneux, je ne savais pas si c'était les cernes ou le maquillage détrempe par les larmes. Sa bouche restait entrouverte, comme si elle avait encore quelque chose à me dire. Elle choisissait bien son moment.

Je l'ai allongée à sa place habituelle, à la droite du lit. Je me suis dit que Christine méritait bien de passer une dernière nuit avec moi. Mais pas question de faire l'amour. Je n'étais pas un étalon dont le sexe devait se tenir au garde-à-vous pour satisfaire le moindre de ses désirs. Quant à savoir comment j'allais faire disparaître le corps, il serait bien temps de décider demain.

J'ai enfilé mon t-shirt « Champion », mon caleçon écossais à carreaux rouges, je me suis glissé sous

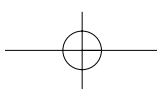
*Ma mère en plus jeune*

les draps et j'ai feuilleté *Télérama* pendant dix bonnes minutes. Puis, voyant que Christine avait froid, malgré sa robe de chambre, bâtie dans un tissu molletonné, je me suis levé pour l'aider à se mettre sous les couvertures. Je l'ai fait rouler de mon côté, comme un traversin d'un mètre soixante-cinq, j'ai ouvert le lit par la droite et je l'ai tirée par les jambes, non sans mal : elle était plus lourde morte que vivante. Finalement, son corps n'était pas d'équerre. J'ai rectifié la position en tordant sa tête pour qu'elle tombe pile poil au centre de l'oreiller. Avant d'éteindre la lumière, je lui ai dit : « Bonsoir, chérie ».

Quand le réveil a sonné, j'ai aperçu son visage posé à côté de moi dans la pénombre. Ses yeux étaient fermés. Sa main était plaquée sur mon ventre, à hauteur du nombril. En la saisissant pour l'écarter, j'ai senti qu'elle n'était pas froide.

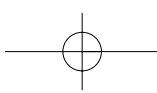
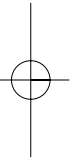
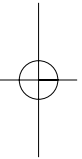
J'ai retiré le drap, dégagé mes jambes et je me suis levé comme un ressort. Le corps de Christine s'est aussitôt déporté vers ma place toute chaude. Le parquet a grincé sous mes pieds. Elle a émis un petit bruit de succion avec ses lèvres pour réclamer un bisou. J'ai embrassé furtivement sa bouche en cessant de respirer afin de ne pas subir sa mauvaise haleine.

Derrière moi, j'ai refermé la porte de la chambre. Je suis allé à la salle de bains. J'ai uriné dans le lavabo en faisant couler l'eau froide. J'ai préparé du thé Earl Grey en veillant à ne pas faire de bruit, ouvrant les placards avec lenteur, comme si j'étais sur la lune. J'ai



HUGUES ROYER

pris une douche avec *France-Info* en fond sonore sans rien écouter, même pas le bulletin météo pour savoir comment m'habiller. Une nouvelle journée commençait. Et Christine était toujours dans ma vie.



## 2

– CE N’EST PAS LA PREMIÈRE FOIS que vous rêvez de tuer Christine, n’est-ce pas ?

Ma psy avait mis le doigt sur une mine d’or. C’était seulement la troisième fois en une semaine que je trucidais la femme de ma vie. Il y avait eu l’épisode où, au moment de traverser l’avenue de Wagram, je l’avais précipitée sous une Jaguar, son modèle préféré, qui roulait à toute allure. Et aussi cette stupide chute par la fenêtre, quand elle nettoyait le double vitrage du séjour, perchée sur l’escabeau que j’ai malencontreusement bousculé en passant derrière elle.

Un cahier bleu ouvert sur ses genoux, ma psy prenait en note mes scénarios de meurtre parfait. Dès que je lâchais un élément déterminant, elle passait la main dans ses cheveux blonds très fins et plissait les yeux en me fixant par-dessus ses lunettes. Nous étions assis l’un en face de l’autre dans des fauteuils 1930 en acajou recouverts d’un tissu rayé. Pas de divan entre nous, je n’étais pas encore prêt à m’allonger. Avant de

poser une question lourde de sens, elle marquait toujours un temps d'arrêt réglementaire.

– Qu'est-ce que vous ressentez dans ces moments-là ?

Isoler une émotion et mettre un nom dessus : je ne connaissais pas d'exercice plus périlleux. Pire qu'une équation du second degré à trois inconnues. Chez moi, tout se passait dans la boîte crânienne. C'est là que je traitais les informations, créant sans cesse de nouvelles connections, jusqu'à ce que mes derniers neurones valides tombent d'épuisement. Pour accéder à mes émotions, les dégager à l'état brut, il aurait fallu faire appel à un archéologue, fouiller sous l'épiderme, enlever le sable qui obstruait le cœur.

Elle a insisté. J'ai fait un effort. J'ai imaginé un système de poulie qui aurait fait descendre mon cerveau dans ma cage thoracique.

– D'abord, je ressens un immense soulagement. Et puis, après, un vide. Comme si j'étais seul au monde.

Elle m'a demandé d'explorer ma peur. Je n'avais aucune envie de m'éterniser dedans. J'ai longtemps scruté un gros nounours blanc assis sur un matelas de mousse, à même le sol, qui m'adressait un sourire triste. J'ai senti les larmes monter, mais je n'avais pas l'intention de les lâcher.

– Réfléchissez bien. N'y a-t-il pas quelqu'un d'autre que vous auriez eu envie de tuer, il y a longtemps, dans votre enfance ?

*Ma mère en plus jeune*

Je l'ai vue venir, je savais le nom qu'elle voulait entendre. Les psychothérapies sont des entreprises de démolition de la cellule familiale. Il n'y a que de mauvais parents, c'est la règle, mais il y en a toujours un des deux qui occupe plus de place, l'arbre qui cache la forêt.

– Ma mère ?

C'était la bonne réponse. Et, comme par hasard, la fin de la séance. Cinquante-huit euros, merci. En théorie, après avoir pointé un nœud névrotique aussi pertinent, j'aurais dû repartir soulagé, me sentir délesté d'un fardeau. Mais rien ne se passait, aucun déclic. J'avais l'impression de me jeter dans un piège grossier qui ne se refermait jamais sur moi.

En descendant l'escalier vers la sortie, je me suis demandé quel prétexte j'allais pouvoir inventer pour mettre fin à ma thérapie.